

## Petite revue de philosophie

# Le quotidien comme prise d'otage

Jean-Paul Daoust

---

Volume 3, numéro 2, printemps 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105610ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105610ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Daoust, J.-P. (1982). Le quotidien comme prise d'otage. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 129–143. <https://doi.org/10.7202/1105610ar>

# **Le quotidien comme prise d'otage**

Jean-Paul Daoust

*Professeur au département de français*

Chaque jour à mon réveil je m'étire, flatte P-Love, ma chatte blanche à la fourrure célèbre, m'étire à nouveau. Me prélasse. Me lève. Le coeur aussi se lève. Comme le cerveau. Fais couler un bain. Regarde le temps qu'il fait. Jusque-là tout semble normal. Quotidien. Comme des millions de personnes qui agissent ainsi, en se levant, peu importe l'heure.

Mais voilà: l'heure importe. Et moi, c'est après l'heure du midi que j'aime faire ça. Et voilà une première entaille au rythme routinier du quotidien des autres. Et plein d'humour, par la fenêtre, j'aime voir l'alliage des autos avec le béton des routes. Pour où? Une paye qui ne fait qu'endormir et stériliser l'émoi du lever. Le-faut-se-lever est à jeter par dessus bord. C'est la première phase de la mutinerie. Et cette phase anecdotique n'est que le symptôme de l'anecdote histori-

que d'une planète en proie au soleil des autres. Le monde se coagule alentour d'un chiffre d'affaires qui, en fait, profondément, ne les regarde pas. Et voilà des millions de vies basées sur le mensonge, le mirage que les autres suscitent pour faire vivre les banques. Et à l'heure où mon gérant de banque, plutôt l'assistant gérant, même pas, la caissière ou la réceptionniste (comme quoi le la, là encore, en arrache) retourne entre deux ongles (vernis sans doute) mon chèque pas de fond, alors que je sais bien, moi, que cette machine à argent n'est qu'un signe d'une chose qui n'existe pas. Et le sourire que j'ai est un sourire pauvre mais gratuit: life is fun.

La révolution est dans le jeu. Le jeu de l'alcool. De la drogue. Du sexe. Du style. Très dandy le désespéré new wave porte son foulard comme un drapeau de pirate: il n'a qu'à faire des voyages organisés qui ne mènent, comme le Titanic, qu'à la Mort. Full of love l'oeil ajuste son verre de contact et branche ses neurones sur la folie des autres de même que la sienne. Le jeu est un rapport d'amour, pas de force. Et je tiens à le souligner tout de suite: l'amour n'a rien à voir avec le pape à Rome qui n'est qu'un ressort albinos, usé, et la carte postale a beau se promener, ce paysage-là est rétro, suranné, inutile.

Le quotidien n'est qu'un style à inventer. Or la mode est de le refréner. Moi je dis qu'il faut le débordement et c'est de là que jailliront les merveilleux parasites au style d'orchidée. La nature est exacte là-dessus: le désert et la jungle ne sont que les deux faces d'un même réel. Les deux débordent et les mirages de l'un sont vrais pour l'autre. Le quotidien est à prendre

en otage: il faut le tuer. Ces heures creuses: à remplir jusqu'au débordement. L'extase. La fatigue lucide. Le shake des nerfs dans la cafeteria des mots. L'ivresse des yeux dans le décor fabuleux du visage des autres. Le corps content du corps des autres.

Pourquoi le quotidien ne devrait-il être que retenue, contrôle. Quand va-t-on sortir du jardin français? Quand va-t-on perdre cette idée que le réel n'est qu'un compte de banque plus abstrait que l'idée qu'on en a, qu'un compte-rendu insipide qu'on remplit comme une peinture à numéros. Je sais que cette voix qui glisse du micro jusqu'à vos neurones et qui fait du surf sur votre tympan qui ne demande qu'à être intelligent a une haleine bien à elle. Comme les vôtres que vous retenez.

Le quotidien n'est qu'une momie de la vraie vie. Une série de squelettes se déplacent dans un dessin animé réactionnaire, voire même fasciste, que trop prennent pour acquis.

Le quotidien n'est qu'un tremplin au-dessus d'une piscine vide. C'est par le hasard qu'il éclate et tous les moyens sont bons pour le kidnapper. Sinon il tue, systématiquement. Le quotidien est un tueur à gages au service de l'ennui et du statu quo. La mutation n'est pas qu'affaire d'expérience: on mute sinon on crève.

Être marginal aide à mettre le quotidien knock-out. Être marginal ne veut pas nécessairement dire être alcoolique, artiste, tapette, toxicomane, freak, dépressif, mythomane (à chacun son cas, moi je les ai tous), mais plutôt être marginal dans la marginalité de son cas, sinon ce quotidien-là est pire que l'autre: plus petit, plus coriace, plus cheap.

Exemple: la tapette-cliché à la Christian-Souffrance de chez Denise n'est qu'un pastiche sale de la peau même du quotidien global. Il n'y a aucune mutation possible là.

Exemple: le robineux n'est qu'un flash négatif d'une spécialisation inutile d'un aspect pourtant positif au départ. L'alcool aide au jeu. Point.

Exemple: la dépression n'est qu'un miroir embué d'un malaise qui cherche à se refléter, à se voir une fois pour toutes. Le jeu est dans le windex.

Comme dans les mots. Comme dans les cils. L'humour est cet agent double au pays du bonheur et du malheur, catégories inventées, comme une monnaie (or les monnaies sont toujours fausses). Mais l'amour la haine. L'érotisme le sacré. Et le quotidien éclate. Quand j'ai ton corps dans mes mains et que je jongle avec l'absolu, tes cuisses s'écartent et tes yeux s'ouvrent comme deux bras pour m'embrasser: où est le quotidien sinon en otage dans un jet pour qu'il parte ailleurs, croqué par un trou noir. Tu m'embrasses et je suis au top de l'avant-garde.

Le quotidien. Évidemment que «la vraie vie est ailleurs» (Rimbaud). Et citer n'est qu'amener un autre réseau au quotidien de l'heure. Faire sauter les frontières pour découvrir que la vie est illimitée. Comme une carte American Express. Au nom du jeu, de la folie. Alors pourquoi ces philosophies de bungalow qui ne croient qu'au Père Noël.

Et ce foulard rose que je porte quelquefois pour faire éclater cette frontière des couleurs programmées.

Il faut déplacer la fièvre du samedi soir jusqu'au

dimanche après-midi pour rire et exalter cette peau que l'on habille, parfume, orne, caresse, et te dire avec l'élan de mes ongles qui tracent des hiéroglyphes dans la peau de ton coeur. Le quotidien n'est qu'une idole aveugle, sourde, muette, à abattre. Ne s'aperçoit-on pas du vide de son discours les dimanches après-midi.

Et toutes ces vies pasteurisées qui stoppent les recherches (intellectuelles, émotives, expérimentales) par la peur. La peur de trouver, la peur d'aimer. David Cooper a dit que notre plus grande peur est d'aimer et d'être aimé. Et ces tabernacles de stucco qu'on construit pour protéger l'être aimé, et ainsi, on s'enferme dans une prison qui ne débouche que sur la haine, grâce au quotidien qui, semble-t-il, était là pour protéger. Toujours lui. Comme si une chose une fois acquise, comme si un fait déjà connu devaient être éternels. Autre théorie de l'absolu-scout, condensée par un Reader Digest bourré d'ulcères.

Cette image-cliché de la chenille-papillon que la contre-culture a développée illustre quand même cette métamorphose possible. En fait, le quotidien n'est qu'un alibi. Par lui on passe les menottes à l'imaginaire et ligote tout sursaut d'envol, de révolte, d'action. Le quotidien forcé n'est que la dernière utopie d'une civilisation de policiers. Isn't it funny. Ce réchauffé moisit sur nos vies. Être révolutionnaire c'est tout simplement rire du miroir: il ne renvoie qu'une image. Le vampire est content: il sait, lui, qu'il a transgressé ce mirage.

Les peintres l'ont compris, eux aussi. Et le Donald Duck des toiles d'Auclair crie sa détresse comme Marilyn. Les taches rouges, dégoulinantes de Lemoyne,

resituent le jeu en décomposition des Canadiens. Cette sueur de la lumière.

Le quotidien n'est qu'un sens atrophié, comme l'odorat.

Pourtant, à chaque battement de cil, l'oeil, comme le coeur du visage, fait sa performance. Regardez. Voyez.

La vitesse du mouvement n'est qu'un réglage personnellement hollywoodien.

Comme ces lèvres dans la détente de leur sourire. Or une fête n'est jamais plate. Or le quotidien n'est qu'un masque neutre pour étouffer l'hystérie (au nom de qui? de quoi?), l'élan d'un corps hors du cinémascope.

Le quotidien n'est qu'un horizon flat, qu'une couche de latex off-white qui rendent aveugles les yeux du réel. Cette question de perspective avec laquelle on peut jouer/jouir constamment que la norme refoule, refuse. Et je me maquillerais, alors, comme les pharaons de jadis, pour jouer, aussi, jusque dans la mort.

Le quotidien sert d'ascenseur dans l'architecture du vide. Et cette spirale baroque qui est le nouveau symbole de notre époque comme le reflet de cette course effrénée du monde à sa perte («que le monde coure à sa perte», Marguerite Duras) encadrée, réglée par le quotidien imbécile.

Des phrases. Des phrases où les mots cherchent à fendre le cellophane de votre habitude, le Saran-Wrap qui recouvre votre cerveau. Agressif? Que non! Et si la bombe à neutrons existe, c'est qu'on la mérite car le quotidien n'est fait que d'une série machinale



d'idées, de structures du vide. La bombe a éclaté: la vie est morte. Et les buildings sur place, protégés, sauvés, ont des airs d'histoires d'amours finies: plus personne n'y joue, à part la mort.

Et les banques, comme les gratte-ciel de feuilles, sont plus pleines que jamais, épargnées, alors que la vie gît, assassinée par des technocrates apeurés devant leur propre vide qu'ils essaient de maquiller par des habitudes fascistes auxquelles il ne faut surtout pas déroger sous peine de sarcasmes: d'emprisonnement, de condamnation, d'exclusion, de torture. Le suicide n'est qu'un faux exit au carcan du quotidien: ce rituel profane d'où le sacré s'en est allé. Le suicidé, à défaut d'un vide mécanique, a choisi pour l'absolu du vide ontologique: c'était son dernier espoir de vivre.

Ta peau est comme une plage. Te l'a-t-on déjà dit? Tes cheveux comme des gestes de palmiers. Te l'a-t-on déjà dit? Certainement pas le quotidien.

«There comes a time in every woman's life where the only thing that helps is a glass of champagne».

(Bette Davis à Miriam Hoppins dans  
*Old Acquaintance* de Vincent Sherman)

Voilà une gifle à l'ennui du 9 à 5. Nine to Five. (C'est pas par hasard que c'était Dolly Parton qui la chantait à la remise des Oscars: là comme ailleurs l'Amérique en remet; on peut, ainsi, percevoir davantage le malaise). Voilà un coup de poing dans la face de Mr. Right. Et je suis Miss Wrong et je porte à mon cou, en souvenir de toi, ce boa rose pour te faire chier; life can be fun, you know.

Métalangage. Métonymie. Me. You. Us. Let's go. À charcuter ce qu'on sait pour trouver d'autres choses

qui n'attendent qu'un geste pour sortir du faux néant où on les a mises. Et qui a inventé la marginalité sinon les technocrates du vide.

En fait ma marginalité double m'est un outil indispensable, pour moi, de survie. Car moi, je ne me sens pas marginal. Ce sont les autres qui ont, en fait, peur. De quoi. Et c'est là que je ris. La différence. Or le quotidien ne l'admet pas. Poor thing!

Et quand j'écarte mes fesses sur la pornographie de ta langue les mots se précipitent comme des spermatozoïdes dans ton cerveau. *Porno Delicatessen* comme dit Vanier. *Au milieu du corps l'attraction s'in-sinue*, comme dit Claude Beausoleil. *La vie en prose*, comme dit Yolande Villemaire. *Faillite Sauvage*, comme dit Jean-Marc Desgent. *Travesties Kamikase*, comme dit Josée Yvon. *La cohorte fictive*, comme dit Monique Larue. *Départie d'Elle*, comme dit Louise Gill. *Monsieur Désir*, comme dit André Roy. *L'enfant doré*, comme dit Paul Chamberland. *Donnez-moi un whisky* comme dit Michael Delisle. *Les rockers sanctifiés*, comme dit Lucien Francoeur. *Amantes*, comme dit Nicole Brossard. *L'otage du quotidien*, comme dit Gérald Leblanc. On tue John Lennon et son dernier disque devient sur-le-champ un best-seller. Cette vie n'est-elle remarquée qu'à grands coups de cataclysmes.

Ce quotidien qui récupère l'espoir pour ne plus en parler, qui nivelle la révolte. Quand tu me souris et que tes lèvres se tendent vers moi le quotidien se déchire et comme la fusée Colombia du Cap Canaveral je fonce vers l'avenir (tout en revenant dans le désert des autres). Ton sourire américain me renverse jusque dans les étoiles. C'est pas un chèque de paye qui peut

faire ça. Mae West disait à John Travolta que leur autographe n'était qu'une épitaphe de plus dans le livre des morts américains. Maybe.

«I'm going to be a lady if it kills me!»

(Jean Harlow, *Dinner at Eight*)

Et moi je garde le quotidien en otage, même si ça va me tuer. À l'Américaine. A sniff of popper's is better than scrambled eggs. J'allume un joint comme en '67. Je sniffe de la coke. Des popper's. Tu m'excites au plus haut point. Je re-sniffe de la coke. Ça rend le décor mathématique et les couleurs de tes yeux prennent les couleurs de la passion. Je bois. Le déluge est une douche olympique. Ces rites comme des outils de recherche, d'éclatement, de débordement. Have a wild sexe session tonight et chanter comme Sophie Tucker:

«Some of these days,  
you gonna miss me, honey!»

Out of control again. Comme chante Nina Hagen. Le quotidien n'est qu'une caisse enregistreuse de vies perdues. Faut la voler. La disperser. Rock'n'roll. Voyage. Sexe. Drogue. Alcool. Et tellement d'autres mains d'oeuvre à trouver pour bâtir la cathédrale cosmique d'où le quotidien incolore sera exclu.

«Vous êtes des incolores  
pas de pitié!»

(Claude Gauvreau *Etal mixe*)

«Every day's a holiday»

(Mae West)

Ton sexe entre mes joues qui joue.

Entre autres.

Tout un orchestre à inventer.

Entendre derrière ces murs gris les clameurs tropica-

les de la vie. Qu'à choisir sans rien garder, comme le coeur avec le sang.

Le quotidien n'est qu'un squelette de ce que le corps était. Imaginez le laisser-passer à l'imaginaire. Tout est à réinventer. Et dans cette phrase naïve, mais pas disco, vivre, sinon c'est la catastrophe: le cul-de-sac de la méfiance.

Évidemment, précisons ce quotidien.

Ces corridors drabes qu'on ne voit plus.

Ces petits problèmes qui envahissent le Hilton de nos vies.

Vivre dans la défense.

S'isoler comme les maisons.

Prendre pour acquis que le monde n'est que ce qu'on voit, conditionné comme on l'est à le voir, penser qu'il n'est que ça: cette pauvre perspective.

Accepter, défendre le standard des vies qualifiées de normales. Le quotidien ou la trame muette de la peur.

Ah! quand le cadran sonne comme une bombe à neutrons je pense à Winnie d'*Oh les beaux jours* de Beckett!

Les outils pour charcuter le quotidien du réel sont nombreux, millénaires, prodigieux. Si on a tué dix millions de sorcières c'est que la structure en place se sentait menacée. La Sibérie. Le Salvador. Las Vegas. Le Vatican. Hollywood. Broadway. Piccadilly Circus. Tant de coups d'oeil sur l'imaginaire des autres qu'on veut contrôler. Codifier. Alors que le plaisir de la fête

devrait être la rencontre de jeux nouveaux. J'ai parlé de la bombe à neutrons. Ce n'est pas un symbole. Ni une comparaison. C'est un fait. Elle a éclaté. Regardez autour de vous. Regardez ce qu'il reste de vous. Des buildings. Des structures. Des corps qui se promènent, mus par une mécanique féroce du faut fonctionner. Le passeport est l'argent. Le corps est là, astiqué comme le building où il travaille, la maison où il semble vivre. Mais le coeur et ses pulsions ont été matés, et il en est mort. Cette nouvelle lèpre du mal d'aimer, invisible mais terrible. Et ce n'est pas pour rien que des universités inventent des départements qui donnent des diplômes en communication. Parce que justement il n'y en a plus. On paye quelqu'un pour écouter. On paye quelqu'un pour parler. On paye quelqu'un pour aimer. Et le soir, les bars sont pleins de gens qui cherchent, dans la dérive, le soleil de l'amour pendant que les autres, apeurés, se couchent dans leur T.V. ayant bien soin de vérifier les serrures contre l'inconnu des autres. Et on se promène comme des robots. Des carcasses. Du réchauffé.

«All you're thinking is you've got to hold yourself together. . . .»

Nancy Reagan,

(*Time*, avril 13, 1981)

«La tendresse s'est suicidée de corps en corps».

(Dalida)

Le quotidien du corps en série alors que c'est le tien qui m'éblouit et que j'aimerais mordre. Dracula est fatigué de la monotonie de sa morsure et rêve de rencontrer un ovni pour s'en sortir. Frankenstein is alive and well et fabriqué en série, aussi beau que Michael Sarrazin dans le film, plein d'essence il roule sur les autoroutes du vide, sur les pages huileuses des

Penthouse Playboy Playgirl. Ah! Il faut être révolutionnaire et en remettre, comme Raquel Wech, au Sillicone. Ces pauvres transexuels qui ne font que tomber dans le cliché du quotidien macho: être gorgeous pour être la secrétaire, la putain de monsieur à défaut d'être la mère alors qu'au fond c'est Mr. Right qui est la mère du quotidien scabreux de la guerre de tous les jours. Échelle locale. Nationale. Internationale. Star War. Comment être réactionnaire aujourd'hui? C'est pas les exemples qui manquent.

N'est-ce pas que ce colloque est une impasse.

Écrire des lettres atrocement naïves et anti-féministes dans les journaux. Donner l'horaire des examens dans l'Édouard-Montpetit Express, comme s'il ne devait être qu'un journal d'annonces classées. Et ces citations très nécrologiques en-haut de ce feuillet très quotidien qui tatouent la journée comme la viande l'est chez Dominion.

Se faufiler en méprisant les étudiants.

Se discipliner la tâche en donnant des dates de remise de travaux forcés — le cadran sonne faut se lever!

Pourtant, voilà longtemps, Rabelais avait écrit à l'entrée de son abbaye de Thélème: «Fais ce que veux».

Militer dans les mouvements dits de gauche vieux et pourris eux aussi. Être Jesus Freak en croyant dur comme fer que le Q-Tip qui se parade à Rome a des pouvoirs divins.

Comment se fait-il qu'il n'y a pratiquement que des gars sur ce colloque? Comment être révolutionnaire aujourd'hui? Faites-moi rire!

Une chance que le rock n'roll a mon âge.

La bombe à neutrons a éclaté. Il n'y a plus de structures d'idées, de sentiments, des clichés en overdose. La bombe à neutrons a éclaté. C'est trop tard. C'est déjà fait.

La bombe a éclaté. Les dégâts sont moins visibles que ceux d'Hiroshima mais plus terribles. La vie a attrapé la lèpre et elle tombe en lambeaux. Des cerveaux lobotomiques obéissent aux ordres, même à ceux étiquetés de plaisir. Comme si les week-ends arrangeaient quelque chose. Le quotidien est là aussi, aussi en loi que le lundi matin.

La bombe a éclaté. Des coeurs vides pompent un sang pasteurisé sans s'apercevoir qu'ils sont en état d'urgence. Faut le transplanter.

La bombe a éclaté. Dans ce réel qu'on croit le seul possible, à savoir celui de tous les jours, celui qu'on dit exact: ce quotidien sécurisant séducteur qui a violé, pillé la richesse de l'expérience

Nous sommes devenus des momies égyptiennes qui se déroulent, se ré-embobinant comme des cassettes, des décors d'hiéroglyphes dont on a perdu la clef.

Quand on a peur de vivre c'est que la mort est passée. Et tout ce décor qui a l'air en place, solide n'est en fait qu'une strate du réel, qu'une effigie que les termites du quotidien ont vidée. On a oublié que le jour n'est la nuit qu'une orchidée.

La peur du jeu. Et le quotidien, en surcroît, n'est plus qu'ennui. Nous sommes des cadavres en cryogénèse, comme Walt Disney. Frigorifiés. Le coeur est

transi. Le cerveau se débat comme tous ceux qui sont sur le point de suffoquer.

La bombe à neutrons a éclaté. Et quand les habitants de la ville mourront, ce ne sera en fait, qu'une dernière prise de vue, qu'une dernière strate atteinte, qu'une pelure qui se déchirera sur un vide qui existait déjà, qu'un rideau qui ne dévoilera qu'une scène vide. Elle l'était depuis longtemps. Le quotidien avait fait un beau ménage. Dans la salle, à la Ionesco, des chaises vides, aussi.

La bombe à neutrons a éclaté. Comment peut-on revivre après? Comme ces lacs de Norvège, et les nôtres dans le Nord que les pluies acides provenant des usines des États-Unis et de l'Ontario tuent. L'eau est là. Elle n'a jamais été touchée par les baigneurs, les pêcheurs. Et pourtant, cette eau est morte. Le lac est condamné. La vie est disparue. Irrécupérable.

Le quotidien tue nos vies.

Comment être révolutionnaire aujourd'hui?

Vivre.

Comment être révolutionnaire aujourd'hui?

Refuser de mourir.

Comment être révolutionnaire aujourd'hui?

Demandez-vous le donc vous-même! Si vous avez peur de le savoir, tant pis!

Comment être révolutionnaire aujourd'hui?

C'est fou comme je boirais du champagne.

